Document generated on 04/28/2024 2:35 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

« Chandeleur »

Michel Vaïs

Number 39, 1986

URI: https://id.erudit.org/iderudit/28623ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Vaïs, M. (1986). Review of [« Chandeleur »]. *Jeu*, (39), 154–156.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Brigitte Portelance (Muriel) et Pascale Montpetit (Sara), dans une scène de *Chandeleur*, un texte de Francine Noël. Mise en scène: François Barbeau.

«chandeleur»

Texte de Francine Noël. Mise en scène: François Barbeau; scénographie: André Hénault; costumes: Sylvain Labelle; éclairage: Jocelyn Proulx; musique: Michel Robidoux. Avec Amulette Garneau (Florence/Rose), Serge L'Italien (Jean-François), Hubert Loiselle (Clément), Pascale Montpetit (Sara), Brigitte Portelance (Muriel/la fille de secondaire V) et Marie Tifo (Almira). Production du Théâtre d'Aujourd'hui, présentée du 9 janvier au 8 février 1986.

un charme rompu

L'oeuvre se déroule en trois mouvements: vendredi soir, samedi et dimanche, premier, deux et trois février 1985. «C'était un temps de fête blanche, de quasi-carnaval, un temps en dehors du temps», écrit l'auteure en préambule dans le programme: le moment où, au creux de l'hiver, à la faveur d'une tempête de neige paralysante, on se souvient de la Chandeleur. Cette antique célébration du feu, aujourd'hui oubliée, même chez les Catholiques (qui l'avaient récupérée), trouve un équivalent chez les Juifs et permet à l'auteure de *Maryse* de brosser un tableau vivant et chaleureux d'un milieu qu'elle connaît bien, où frayent plusieurs communautés.

L'action se passe donc à Outremont. Un Outremont, précisons-le, bien plus réaliste que celui de Michel Tremblay dans son *Impromptu*. Marie Sara, douze ans et demi, se fait garder chez elle, en l'absence de sa mère partie en week-end, par trois gardiennes en même temps. La régulière, qui en profite pour recevoir son petit ami; l'occasionnelle, retenue là par la tempête de neige, et la nounou portugaise, ou espagnole ou gitane, on ne sait, qui débarque avec son baluchon parce qu'elle s'est enfuie de sa maison. Et tout ce monde se retrouve dans un même appartement, la nuit de la Chandeleur, lorsque survient une panne de courant.

L'espiègle Sara (qui tient de Zazie) entre et sort, joue à l'hôtesse, présente ses invités l'un à l'autre. Ceux-ci, de leur côté, se disputent un moment la responsabilité de l'enfant, puis s'accommodent l'un de l'autre, se confient. Projets de mariage de la gardienne régulière; morosité de l'occasionnelle à cause de la mise à la retraite de son mari; désarroi de la nounou qui cherche à expliquer — mais d'abord à comprendre — sa fugue. Dans un décor (laid) où chacun trouve son coin pour faire sa petite affaire, où se poursuivent des actions parallèles, on assiste à une critique sociale dénotant chez Francine Noël un bon sens de l'observation, une dose d'humour certaine et de la tendresse pour tous ses personnages.

Mais, car il y a un mais, après une heure vingt-cinq de presque enchantement, d'émotion, d'amusement, tout à coup, le charme se rompt quand la nounou perd son accent slavo-helléno-ibérique pour invectiver lourdement son public quant au sort des immigrants. Ce long plaidoyer cacophonique provoque une rupture qui nous ramène aux heures les plus sombres du théâtre féministe militant, celui qui se faisait avec des points sur les i (sinon le poing levé) et des tonnes de bonnes inten-

tions. On plaide aussi, dans *Chandeleur*, en faveur des Juifs hassidiques. Moins lourdement, il est vrai, mais cela ressemble beaucoup à une manière de se donner bonne conscience.

Le problème central de cette pièce est qu'on y installe patiemment un style pour mieux le briser à la fin. Traitée d'abord de façon réaliste, par petites touches impressionnistes, avec un point culminant au moment de la visite du mari désoeuvré de la gardienne occasionnelle (juste avant qu'il se suicide), la pièce démontre un déploiement d'effets qui font mouche, jusqu'au choeur des esclaves, «Va Pensiero», de *Nabucco* de Verdi, soulignant le passage du mari. Mais après, patatras!, à la scène de la Chandeleur proprement dite, tout dégringole. Comment peut-on, après «Va Pensiero» (qui arracherait des larmes à une pierre) voir une nounou perdre son accent pour nous déclarer en québécois que les immigrantes sont bien à plaindre? J'ai alors cessé de croire à cette histoire, où pourtant se trouvent réunis tous les ingrédients nécessaires pour faire un bon spectacle, dans un certain rayon: vraisemblance des situations, vérité des personnages, intérêt de la structure dramatique, qualité de l'interprétation, où se distinguent Pascale Montpetit en Sara et Hubert Loiselle dans le rôle ingrat, effacé mais poignant du mari suicidaire. Et, j'oubliais, Marie Tifo en Almira, jusqu'à sa mutation *ex abrupto*.

michel vaïs

«raz de marée»

Texte de Denis Bouchard et de Rémy Girard; mise en scène: Gilles Renaud; décors et costumes: Lou Fortier; éclairages: Claude Accolas; chorégraphie: Carol Jones; conception de la bande sonore: Richard Soly. Avec Denis Bouchard, Rémy Girard, Julie Vincent et Charles Vinson. Une production du Klaxon, présentée à la Licorne, du 19 avril au 31 mai 1985, à la salle Louis IX de l'église Saint-Louis de France, du 1er au 23 novembre 1985, ainsi qu'en tournée québécoise.

le train de l'actualité

Le Klaxon, c'est le noyau de l'équipe de *la Déprime* qui frappe encore. Dans un cas comme dans l'autre, Rémy Girard, Denis Bouchard et Julie Vincent, accompagnés de quelques acolytes, ont *fabriqué* (c'est le mot qui convient) un spectacle à sketches style *Broue*, sketches vaguement reliés par de grosses ficelles, dans lesquels ils ont pu donner libre cours à leur immense talent d'interpréter rapidement des personnages comiques.

Les artisans de *Raz de marée* ont tous fait un séjour plus ou moins long à la Ligue nationale d'improvisation. Girard a même été l'animateur vedette de ce rejeton de la L.N.I. qu'était la Kermesse, et Julie Vincent enseigne l'improvisation à l'École nationale de théâtre. Ils sont donc passés maîtres dans l'art de la composition quasi instantanée de types sociaux, de portraits esquissés en deux gestes et un regard, dont le public se sent vite complice. Déjà, dans *la Déprime*, le fiancé (Denis Bouchard) qui avait raté son autocar pour Chicoutimi et qui se voyait forcé de se marier par téléphone, atteignait un sommet du genre. *La Déprime* avait donc bien